

ÉRIC CHEVILLARD

LE VAILLANT PETIT TAILLEUR



 Mdouble

Extrait de la publication

LE VAILLANT
PETIT TAILLEUR

DU MÊME AUTEUR



- MOURIR M'ENRHUME, *roman*, 1987
LE DÉMARCHEUR, *roman*, 1988
PALAFOX, *roman*, 1990 ("double", n° 25)
LE CAOUTCHOUC, DÉCIDÉMENT, *roman*, 1992
LA NÉBULEUSE DU CRABE, *roman*, 1993 ("double", n° 39)
PRÉHISTOIRE, *roman*, 1994
UN FANTÔME, *roman*, 1995
AU PLAFOND, *roman*, 1997
L'ŒUVRE POSTHUME DE THOMAS PILASTER, *roman*, 1999
LES ABSENCES DU CAPITAINE COOK, *roman*, 2001
DU HÉRISSON, *roman*, 2002
LE VAILLANT PETIT TAILLEUR, *roman*, 2003
OREILLE ROUGE, *roman*, 2005 ("double", n° 44)
DÉMOLIR NISARD, *roman*, 2006
SANS L'ORANG-OUTAN, *roman*, 2007
CHOIR, *roman*, 2010
DINO EGGER, *roman*, 2011
Aux éditions Fata Morgana
SCALPS, 2004
COMMENTAIRE AUTORISÉ SUR L'ÉTAT DE SQUELETTE, 2007
AILES, 2007
EN TERRITOIRE CHEYENNE, 2009
Aux éditions Argol
D'ATTAQUE, 2005
Aux éditions Dissonances
DANS LA ZONE D'ACTIVITÉS, 2007 (*repris sur Publie.net*, 2008)
Aux éditions L'Arbre vengeur
L'AUTOFICTIF, 2009
L'AUTOFICTIF VOIT UNE LOUTRE, 2010
L'AUTOFICTIF PÈRE ET FILS, 2011

ÉRIC CHEVILLARD

LE VAILLANT PETIT TAILLEUR



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2003/2011 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

PRÉAMBULE

Oui, c'est bien la fameuse histoire du vaillant petit tailleur telle que l'ont recueillie les frères Grimm en 1812 dans leur première anthologie de ces contes et récits populaires parfaitement ineptes qu'ils tenaient pour la plupart de la vieille servante de leur ami le pharmacien Wild, bavarde et puérile grand-mère, radoteuse autant que l'Ancien Monde dans le Nouveau, prénommée Marie, mais aussi des veuves oisives du village de Kassel, Dorothea Viehmann et les sœurs Hassenpflug, pour ne citer que ces trois hystériques, et d'autres sources encore, plus ou moins complémentaires ou contradictoires. C'est bien cette fameuse histoire enfantée confusément par des générations de beaux parleurs qui ne se taisaient que pour boire, retouchée à l'eau de rose et au hachoir par les mères de famille à l'intention de fillettes et de garçonnets ensommeillés qui la poursuivaient en rêve n'importe comment, finalement donc saisie au vol et apprêtée pour l'édition par Jacob et Wilhelm Grimm tandis que leurs trois autres frères humaient l'air du pays, je suppose, puis de nouveau soumise à tous les avatars

d'adaptations grossières, imprécises et souvent niaises, fameuse histoire, sans doute, mais qui pâtit en somme depuis l'origine de n'avoir pas d'auteur : il n'est pas trop tard pour lui en donner un.

Ce sera moi.

Mes états de service plaident en ma faveur. J'irais volontiers jusqu'à dire qu'ils valent désignation. J'estime en effet avoir fourni assez de preuves de mes compétences en la matière pour me sentir autorisé à occuper cette place vacante sans me faire prier davantage.

D'ailleurs, il serait plus juste de dire que je me dévoue en acceptant ce travail. Ingrate besogne s'il en est, je vais donc retracer une à une dans leur succession naïve et leurs emboîtements fastidieux les péripéties d'un conte cousu de fil blanc que l'on aura la loyauté de ne point comparer aux compositions originales fraîches émoulues de mon cerveau.

Je n'invente rien cette fois. J'hérite d'un vieux songe. J'en suis encombré. C'est à moi qu'incombe la responsabilité de revendiquer l'œuvre collective et de la signer. L'heure est venue de congédier mes collaborateurs de l'ombre.

L'imagination populaire est intarissable, jamais je ne prétendrai le contraire. Je le répète même ici bien volontiers. L'imagination populaire est intarissable. Comment en irait-il autrement d'une source de glu ? Quelques personnages archétypaux piégés là dans des postures grotesques mais conformes à ce que l'on attend d'eux entretiennent les uns avec les autres des rapports prévisibles, limités en vérité par le jeu res-

treint des combinaisons et des échanges possibles dans cette colle épaisse, agglutinante.

Ainsi l'ogre mange ou ne mange pas l'enfant.

S'il le mange, ou bien il n'en fait qu'une bouchée, ou bien il en garde un peu pour le lendemain.

On a vite fini d'explorer les choix qui s'offrent à lui.

S'il se modère par crainte de manquer, l'ogre a bien tort, sachant que le puceau et la pucelle qui se courent après tout au long de ces histoires, une fois la jonction réussie, ne bougeront plus que l'un dans l'autre pour assouvir sa faim énorme. *Ils se marièrent et eurent beaucoup d'enfants*. Ses prélèvements de chair fraîche constitueront même ce que le démographe et le chasseur comme un seul homme appellent une régulation nécessaire de la population (faute de quoi, en effet, l'explosion de la natalité enregistrée à la fin des contes créerait inévitablement à terme un de ces graves déséquilibres qui obligent la nature à bafouer ses lois les mieux établies dans le but de nourrir l'innombrable marmaille dont elle a soudain la charge et par exemple à servir à celle-ci pour son déjeuner, cuit ou cru, du chasseur, du démographe, ou de l'ogre).

On aurait préféré lire une nouvelle œuvre aussi originale que mes précédents livres, je peux comprendre cela et je m'afflige de décevoir une attente dont il m'est aisé de deviner combien elle fut pénible et même à certains égards douloureuse (quelques-uns de mes lecteurs sont morts durant ces longs mois, emportés par de soi-disant cancers malins ou de prétendus accidents de la circulation, affectons de gober ces versions officielles délirantes, si tel est le vœu des familles), mais

puisqu'il faut de toute façon se résoudre à lire cette histoire, la concurrence ne proposant pas d'alternative digne de considération, on trouvera peut-être quelque agrément à suivre les pérégrinations du freluquet qui en est le héros. Celui-ci a de l'aplomb et de l'allant, qualités pourtant rarement compatibles : observez le bœuf plein d'aplomb, campé sur ses pattes de meuble, comme il manque d'allant, observez dans le même pré, de-ci, de-là, voletant de fleur en fleur, le papillon plein d'allant, comme il manque d'aplomb, et lorsque par extraordinaire ces deux qualités se rencontrent, chez les félins, chez les grenouilles, elles se combattent et tour à tour dominant mais jamais ne se fondent en une seule et même force capable de défier le monde, voyez la grenouille sur son nénuphar, de l'aplomb mais aucun allant, puis soudain quelque chose l'effraye, ou quelqu'un, ça ne peut être que moi, elle saute, elle se détend vivement, quelle énergie tout à coup, quel allant, et se jette à l'eau comme une pierre, un plongeon de traviole techniquement raté, mauvaise note pour l'aplomb, tandis que le vaillant petit tailleur, c'est l'un plus l'autre, en effet, l'allant et l'aplomb, attendez un peu de le voir en action.

C'est bien la fameuse histoire telle qu'on la connaît déjà. Nous l'avons lue enfants, illustrée par quelque dessinateur vraisemblablement convaincu d'avoir été mis au monde pour arranger les choses entre le violet et le vert, qui s'efforce à cela page après page, ne réussissant pourtant qu'à les fâcher davantage et à

accroître leur dégoût réciproque dans de telles proportions qu'ils ne peuvent plus le contenir et se vomissent continuellement l'un sur l'autre.

Tout le monde connaît cette histoire. Pour certains d'entre nous, même, il faut bien l'avouer, on en a soupé, on n'en peut plus. J'ose espérer que personne n'a l'intention de nous en rebattre les oreilles. L'enfance est derrière nous, et ses mièvres fantaisies. Nous voulons vivre.

J'aurais d'ailleurs aussi bien pu en choisir un autre, *Les Musiciens de Brême*, *L'Alouette chanteuse et sauteuse*, *Le Diable et sa grand-mère*, *Doubleœil et ses sœurs*, parmi tous les contes portés à notre connaissance par Grimm et Grimm, infatigables collecteurs fixant scrupuleusement sur le papier comme sur un miroir les récits des veuves chevrotantes tandis que leurs trois frères dans la campagne environnante décapitaient des chardons avec leurs bâtons de promenade, je suppose, ou pourquoi pas encore *Hans-mon-Hérisson*, histoire pathétique d'un riche paysan et de sa femme qui possédaient un troupeau aussi vaste que leur domaine, si étendu ce domaine que l'on y voyait se dessiner depuis les champs voisins la courbure de la Terre, mais qui demeuraient sans descendance, allez savoir si c'était de sa faute à lui ou de sa faute à elle, et s'en affligeaient grandement – leurs plaintes s'entendaient aux quatre coins de leurs plaines et, même s'il s'agissait plutôt des beuglements des bêtes, c'était bien leur douleur à eux qui s'exprimait ainsi, dans ce registre rauque, éperdu –, d'autant plus que les villageois sans relâche se moquaient de leur infor-

tune, leur infécondité était l'objet de mille railleries cruelles et humiliantes, et, à cet égard, il faut se réjouir qu'ils n'aient pas eu d'enfants car ceux-ci eussent essuyé du matin au soir les quolibets de leurs camarades répercutant méchamment les conversations et les rires surpris derrière les portes. Tant et si bien qu'un jour le paysan honteux, levant le poing au ciel – lequel ciel, étarqué, tendu à craquer, couvrait à peine son immense domaine –, proféra le vœu d'avoir un enfant, n'importe quel enfant, mais un enfant, un enfant hideux ou idiot, mais enfantin, cela seul était impératif, un enfant naissant, son fils, fût-il un hérisson, précisa-t-il curieusement. Il fut exaucé, enfin. Et sa femme peu de temps après engendra une créature conformée comme un hérisson depuis la taille jusqu'à la tête mais pourvue d'une paire de jambes et d'une intelligence humaine, dont elle n'accoucha point sans douleur ni sans épouvante. Elle posa sur sa poitrine deux fois blanche et douce l'abominable nourrisson mais renonça bientôt à l'allaiter et fit disparaître à jamais dans un repli de son corsage son sein déchiqueté. L'enfant fut baptisé Hans-mon-Hérisson, appelons un chat un chat, on songea d'ailleurs à le noyer. On le coucha sur une litière de paille, non loin du molosse. On souhaita ardemment sa mort. Il vécut. Il grandit. Un jour, son père lui rapporta de la ville une cornemuse. C'en était trop. Hans-mon-Hérisson fit ferrer le coq qui lui servait de monture et s'exila dans la forêt lointaine avec quelques ânes et quelques cochons. Il se percha sur un arbre où il resta de nombreuses années, soufflant dans sa cornemuse tan-

dis que ses animaux en liberté proliféraient dans la clairière, au milieu du bois. Vint à passer un roi égaré fort loin de son royaume. Hans-mon-Hérisson accepta de lui indiquer sa route à la condition que le roi lui céderait la première créature vivante qu'il verrait en retrouvant sa terre. Le roi accepta tout en se promettant de n'en rien faire, car son âme était aussi noire que sa couronne ne l'était pas, et grâce aux indications précises de Hans-mon-Hérisson il fut bientôt chez lui, heureux de retrouver sa fille qui, la première entre toutes les créatures vivant sur sa terre, courut à sa rencontre – père, père, enfin, que m'avez-vous rapporté de votre long voyage ? Treize lunes plus tard, vint à passer un autre roi égaré dans la forêt de Hans-mon-Hérisson, il y a beaucoup plus souvent qu'on ne le croie de ces coïncidences amusantes dans la vie, il suffit d'être attentif pour les surprendre. Mais ce roi avait le cœur pur comme l'eau de roche où joue le soleil, où boit le faon, et que l'on a bien fait bouillir, et il accepta sincèrement les conditions de Hans-mon-Hérisson, lesquelles au demeurant n'avaient rien d'exorbitant, faut-il rappeler que notre héros affligé d'une difformité peu commune vivait depuis des années dans un arbre avec pour seuls compagnons un coq qui se prenait pour un cheval, des ânes et des cochons ? Le bon roi fut bientôt chez lui, heureux de retrouver sa fille qui, la première entre toutes les créatures vivant sur sa terre, courut à sa rencontre – père, père, enfin, comme je me languissais de vous ! Alors Hans-mon-Hérisson quitta sa forêt. Il s'en retourna d'abord chez ses parents, poussant devant lui son

troupeau devenu considérable. Sa réapparition fit grimacer son père – on te croyait mort, fils. Les bêtes furent égorgées, dépecées, et les villageois rassemblés dévorèrent cette viande à belles dents, qui crue, qui rôtie, les restes ne furent pas perdus, on suspendit de lourds jambons et des saucissons d'ânes aux poutres traversières des cheminées pour les générations à venir, puis Hans-mon-Hérissou ayant fait ajuster de nouveaux fers aux pattes grêles de sa monture, laissant se dissiper derrière lui la fumée des méchouis, prit la direction du premier royaume pour y réclamer son dû. Las, le fourbe souverain avait donné ordre à sa garde d'exterminer tout étranger pénétrant sur ses terres qui affecterait l'aspect d'une créature mi-homme mi-hérissou chevauchant un coq, ce qui rendait toute méprise improbable et n'empêcha pourtant pas un soldat trop zélé de plonger sa lance dans le cœur d'un hybride homme-mulot qui se promenait innocemment sur sa tortue, puis de décapiter à la hache un homme-pie qui voyageait à dos de loutre à travers le pays, puis d'abattre encore un homme-crabe qui cheminait en chantonnant dans l'oreille de sa truie, tant et si bien que plus personne n'entra dans le royaume et que la corporation des aubergistes commençait à en subir rudement les conséquences. Enfin, Hans-mon-Hérissou se présenta devant le soldat qui tenta de lui interdire le passage. Le coq aussitôt s'essora, entra dans le château par une fenêtre et déposa son cavalier dans la salle du trône où le roi et sa fille étaient en train de s'amuser aux dépens d'un bouffon affligé de nanomélie. Hans-mon-Hérissou

menaça de les tuer tous deux si celle-ci refusait d'honorer l'engagement de son père. Le roi la pria donc de rassembler promptement ses effets et de suivre cet aimable gentilhomme. Il offrit au jeune couple un carrosse à six chevaux et un trésor d'or et de bijoux, puis il fit ses adieux à sa fille. À quelques lieues du château, Hans-mon-Hérisson arracha la blanche robe de la princesse et lacéra son corps vierge de tous ses piquants acérés jusqu'à ce qu'il ne fût plus de bas en haut qu'une chair sanguinolente et mortifiée, alors il la renvoya auprès de son père avec sa honte et ses larmes. Puis l'espiègle petit bonhomme ravi du tour qu'il avait joué éperonna son coq et ne fut bientôt plus qu'un point à l'horizon où il allait disparaître à jamais lorsque la sentinelle postée sur le donjon de l'autre château, celui du bon roi, l'aperçut enfin et donna l'alerte. Quand Hans-mon-Hérisson arriva, tout était prêt depuis longtemps pour l'accueillir. Le roi ému de retrouver son bienfaiteur le présenta sans tarder à sa fille qui était pure comme l'eau de source mais ne vivait pas tapie sous une pierre mousseuse. Elle frémit sans se troubler pour autant en découvrant l'aspect de Hans-mon-hérisson. Il avait sauvé son père, il devait être bon. Elle ne fit pas de manières pour l'épouser et ne rougit un peu que par délicatesse. Après le bal, cependant, à l'instant de gagner avec lui la chambre nuptiale, elle ne put réprimer sa crainte, elle qui n'avait connu que les mols embrassements de son directeur de conscience redoutait un peu d'être écorchée vive par les piquants du monstre ou de s'y embrocher, elle qui n'avait connu que les pénétrations

courtes et brèves des nains préposés à son divertissement. Mais Hans-mon-Hérisson sourit, visiblement excité par la situation, il dit au roi de placer quatre gardes dans sa chambre, lesquels se saisiraient de sa fourrure d'épines lorsqu'il s'en dépouillerait en se couchant et n'auraient alors qu'à la jeter dans le feu pour dissiper le sortilège. Ainsi fut fait, et la princesse soudain vit auprès d'elle, couché dans le lit, un gracieux jeune homme de noble apparence, de figure charmante, un peu noiraud sans doute, mais elle appela le médecin du château qui sut lui rendre un beau teint de lait puis noya dans les parfums l'écoeuvrante odeur qu'exhalait la peau du charognard, et seule sa bouche évoqua encore durant quelques jours mais à tout propos la pourriture que son estomac de hérisson achevait non sans regret de digérer. Avec quelle fougue alors la princesse l'étreignit et l'embrassa, et quels jeux furent les leurs dans les draps, il serait malvenu de le dire ici, de très jeunes enfants sont tout de même supposés s'endormir sur cette berceuse marmonnée par leurs grands-mères dont les rides chaque jour se creusent hélas et qui ne manqueraient pas d'affirmer plutôt que c'est notre immoralité qui les froisse. Hans-mon-Hérisson devenu roi fit venir son père auprès de lui, lequel ne reconnut pas l'enfant-hérisson que sa femme avait mis au monde mais parvint à dissimuler le chagrin de sa déconvenue et feignit de s'en arranger très bien, comme si un titre de comte, douze mille arpents de terre et un château de briques roses pouvaient dédommager un père de la perte de son fils tendrement aimé malgré sa diffé-

rence. Le roi et la reine à leur tour se multiplièrent, leurs enfants naquirent beaux et bien faits, seuls peut-être un certain appétit pour les souris mortes et une légère tendance à se recroqueviller au moindre bruit puis à se blottir sous les feuilles à l'approche de l'hiver, enveloppés dans leur carapace de piquants acérés, rappelaient vaguement leurs origines.

Passons sur l'absurdité de la situation de départ, l'extravagance forcée de la chose, ce portrait d'homme en hérissable est une bien pauvre idée, navrante, et surtout risible, il ne suffit pas d'être invraisemblable pour être féerique.

Mieux vaut décidément que je m'en tienne à mon intention première. *Le Vaillant petit tailleur* sera le titre connu de chacun qui manquait à ma bibliographie. Mon nom ne vous évoque peut-être rien ni personne, rétorquerai-je aux dédaigneux, aux ricaneurs, mais si je vous dis que je suis l'auteur du *Vaillant petit tailleur...* et je brandirai cet ouvrage : ça leur clouera le bec, ainsi leur mouchera aussi le nez comme il convient. On me fera cependant l'amitié de croire que là n'est pas ma motivation principale. Je suis déjà un dieu pour les fourmis et il apparaît suffisamment que je ne tire aucun orgueil de cette forme de gloire.

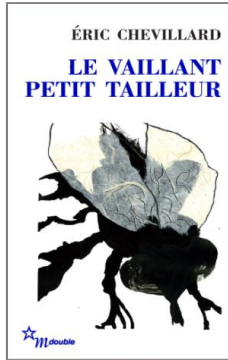
Elles sont pourtant toutes à mes pieds.

Mais je constate que, faute d'un texte fondateur, le vaillant petit tailleur n'a pas accédé au rang de figure mythique à l'instar d'Œdipe, de Don Juan, de Faust et de quelques autres qui ne montraient pourtant pas autant de dispositions que lui.

C'est le texte fondateur de cette épopée appelée à se déployer comme un songe infini dans l'imaginaire individuel et collectif que, modestement, suspendant pour de longs mois, des années peut-être, le travail toujours en cours de mon œuvre acharnée, je me propose de donner au monde.

CET OUVRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-DEUX NOVEMBRE DEUX MILLE DIX DANS LES
ATELIERS DE NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S.
À LONRAI (61250) (FRANCE)
N° D'ÉDITEUR : 4940
N° D'IMPRIMEUR : 102759

Dépôt légal : janvier 2011



Cette édition électronique du livre
Le Vaillant Petit Tailleur d'Éric Chevillard
a été réalisée le 11 juillet 2012
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707321510).

© 2012 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

Illustration : © Ghertman, 2010.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707324696